

l'aide d'un bandage contentif que lui appliqua le docteur Hello, put continuer son service.

Après avoir si heureusement accompli une partie de la mission dont il était chargé, le prince de Joinville, à la tête de sa colonne, continua à faire le tour des remparts pour désarmer les petits fortins qui défendent la ville du côté de la campagne, dans le S.; dans aucun, les Mexicains ne firent de résistance sérieuse, ils se contentaient d'échanger quelques coups de fusil, puis abandonnaient la place : immédiatement après, les Français enclouaient les pièces et brisaient les affûts; dans un de ces forts, quelques soldats ayant fait feu sur nos matelots, on leur répondit, et ils se sauvèrent dans un hôpital qui se trouvait auprès; le prince de Joinville, ignorant quel était le lieu où ils s'étaient réfugiés, les y poursuivit, mais au moment où il y entrait, les combattants étaient cachés, et les malades se levant, semblables à des spectres, vinrent se jeter à ses pieds; l'humanité l'emporta, le prince ordonna de respecter le séjour de la douleur, et retourna sur les remparts poursuivre la destruction de l'artillerie.

Les soldats qui garnissaient les forts, ceux qui gardaient la porte, enfin toute la force armée qui se trouvait à la Vera-Cruz, se rallièrent dans la caserne de la Merced, située dans le S. E. de la ville, près des remparts qu'elle interrompt dans toute sa longueur; cet édifice est vaste, a plusieurs entrées par la ville et par la campagne; il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une terrasse; la porte principale, du côté de la ville, fait face à une des plus grandes rues de la Vera-Cruz, nommée *Calle de las Damas* (rue des Dames) qui traverse la ville dans toute

sa longueur E. et O. Cette porte, aussitôt que toutes les troupes s'y furent réfugiées, fut barricadée et garnie en dedans de sacs à terre (les autres portes l'étaient également). Les différentes colonnes devaient nécessairement, en faisant le tour des remparts, se joindre à cet endroit; la colonne du centre arriva la première, elle fut reçue par une vive fusillade : le prince fit pointer, sur la porte principale, un petit obusier de montagne qu'il avait fait débarquer avec sa colonne; deux coups furent tirés, mais ne firent que des trous sans l'enfoncer. S. A. reconnut qu'il était impossible de la forcer, et il se résolut à faire élever au coin d'une des rues transversales, une barricade ingénieusement construite, avec tout ce qui tomba sous sa main; des matelas, pris dans trois maisons qu'on fut obligé d'enfoncer, des sacs de sucre, de café, des barriques, tout fut mis en usage et en peu de temps on put l'élever assez pour y placer de l'artillerie.

Pendant tous ces événements qui avaient été plus vite exécutés que l'on ne peut les décrire, les embarcations de la *Néréide*, guidées par le bruit de la fusillade, avaient enfin pu se remettre en bonne route; elles accostèrent le môle de la Vera-Cruz. M. de Miniac, enseigne de vaisseau, emporté par son ardeur, n'attendit pas que le reste de l'équipage se fût formé en bataille; suivi de M. de L'Épine, élève de première classe, et du détachement qu'il commandait, il s'élança dans la ville; sans vouloir attendre personne pour lui montrer le chemin qu'il devait suivre, et guidé par le bruit de la fusillade, il s'engagea dans les rues de la ville, qu'il ne connaissait pas, et au moment où il traversait, avec son détachement, la *calle de las Damas*, par une des rues trans-

versales, il reçut au bas de la jambe gauche, une balle qui, ricochant, vint lui fracturer l'os au-dessus de la maléole; un second maître (Auvray) recevait en même temps une balle qui lui traversait la cuisse.

L'amiral, suivi de M. de Maissin¹, parcourait les remparts pour voir si tout avait été fait selon ses ordres; après avoir reconnu les diverses localités, il se rendit au lieu où toutes les forces ennemies avaient été bloquées et où elles se trouvaient assiégées par nos marins et artilleurs: tout le monde faisait son devoir; le prince de Joinville s'était empressé, sitôt qu'il avait été rejoint par la colonne de droite, de se mettre sous les ordres de M. Lainé, comme son supérieur en grade; le feu de la caserne continuait avec vivacité, et on répondait avec autant d'ardeur du côté des Français; mais les Mexicains avaient l'avantage, ils pouvaient viser presque à coup sûr, tandis que les Français étaient obligés d'attendre que quelqu'un parût aux fenêtres pour pouvoir adresser leurs coups; nous avions déjà perdu quelques hommes, M. Olivier, lieutenant d'artillerie, avait été tué, quelques matelots et quelques artilleurs avaient eu le même sort; le nombre des blessés étaient considérable; M. Maréchal, lieutenant en premier d'artillerie, avait reçu une balle dans son épaulette; cette balle, tirée d'en haut, après l'avoir traversée, était venue se loger dans son épaule; une seconde balle lui avait en quelque façon cloué le fourreau de son sabre dans le côté, et bien que ne lui ayant fait

¹ M. Maissin, par le départ de M. Doret, se trouvait être chef d'état-major, et par l'embarquement de M. Page, à bord de la *Nayade*, pour retourner en France, se trouvait également cumuler les fonctions d'aide-de-camp.

qu'une contusion, cette contusion était plus douloureuse que la blessure; deux élèves de la *Créole* (MM. Magnier de Maisonneuve et Gervais), avaient été blessés dangereusement.

M. Mengin, du génie, avait reçu dans le bras droit une balle, qui avait ricoché trois fois sur l'os; M. Vrignaud, de la *Sarcelle*, avait eu une partie de la main droite emportée; plusieurs matelots et artilleurs avaient reçu des blessures plus ou moins graves.

Le docteur Hello¹ avait pensé que l'évacuation des blessés pourrait entraver le réembarquement; aussi, dès qu'un blessé avait été pansé, il l'expédiait immédiatement au lieu où se trouvaient les canots, et faisait porter les artilleurs au fort, les matelots ou les officiers de marine, à bord de la *Fortune*; il fut du reste secondé dans les soins à donner aux blessés, par MM. Le Beau, Maingon, Pergos, Mougat, Péliissier et quelques autres, qui avaient accompagné leurs marins dans la ville; M. Golfier, de la *Néréide*, s'était placé à la porte du môle, et là, il secourait ceux que l'on apportait de ce côté, aidé d'un jeune médecin, dont je

¹ Le docteur Hello avait fait disposer, à bord de la *Créole*, des cadres destinés à enlever les blessés sur le champ de bataille: ces cadres sont des bandes de forte toile qui ont deux pieds et demi de large sur six pieds de longueur; elles présentent de chaque côté, dans ce dernier sens, des coulisses destinées à être enfilées par des manches de gaffe, ou mieux encore par des bâtons ferrés, qui, entre les mains d'hommes vigoureux, peuvent devenir au besoin des armes offensives. Ils doivent être assez longs pour dépasser de dix à douze pouces chaque extrémité de la toile. Deux hommes suffisent pour porter un blessé sur ces civières, qui n'occupent pas de place et qui sont d'un usage très-facile.

regrette de ne pas savoir le nom ni le navire auquel il appartenait.

Quelques personnes descendirent volontairement à terre; je dois citer entre autres MM. Moreau, secrétaire de l'amiral, et Bauchet, commis d'administration de la corvette la *Sarcelle*. Ces deux officiers civils se comportèrent en braves militaires.

L'arrivée de l'amiral mit un terme à l'attaque de la caserne, il n'entraît nullement dans ses plans de s'en emparer ni d'occuper la ville, le nombre d'hommes descendus à terre aurait à peine été suffisant pour garder la Vera-Cruz; encore, pour pouvoir compléter ce nombre, on avait été obligé de dégarnir tous les navires de la moitié de leurs équipages et des meilleurs hommes; ce n'était pas lorsque les coups de vents menaçaient les navires au mouillage et que l'on avait besoin de tout le monde à bord, qu'on pouvait songer à en distraire une partie; cependant, on voulut tenter un dernier effort, et le prince de Joinville demanda et obtint de l'amiral la permission d'envoyer un parlementaire. M. Duquesne, capitaine du brig le *Laurier*, sollicita d'être envoyé en cette qualité auprès des assiégés; personne mieux que lui ne pouvait remplir cette mission, né et élevé à la Havane, l'espagnol avait été la première langue qu'il avait parlée. Cette mission honorable lui fut confiée.

Le prince de Joinville, cependant, se méfiait de l'ignorance où les Mexicains sont assez généralement des usages de la guerre; aussi donna-t-il l'ordre de montrer d'abord un pavillon blanc que l'on fabriqua à la hâte, on le passa à un des angles de la rue, en ne laissant passer que

la hampe et le pavillon; le feu cessa aussitôt, et M. Duquesne reçut l'ordre de partir; il arriva à une petite distance de la caserne où il fut accueilli par le feu de deux pièces de campagne, chargées à mitraille, mises en batterie aux fenêtres du rez-de-chaussée; tel était le peu d'éloignement où se trouvait M. Duquesne, que la charge de ces pièces lui passa au-dessus de la tête en faisant balle, et la détonation ébranla le sol sur lequel il se trouvait.

Dans cet instant critique, ce vaillant officier pensa que s'il retournait sur ses pas, les Mexicains pourraient prétendre qu'ils n'avaient pas vu le parlementaire, il continua à avancer vers la caserne au milieu d'une grêle de balles; vivement rappelé par le prince de Joinville, il restait exposé au feu qui semblait redoubler. Un officier du génie, M. Tholer, s'élança vers lui, le saisit à bras-le-corps, et le ramena malgré sa résistance, tous deux ayant soin cependant en se retirant de présenter toujours la poitrine au feu de l'ennemi.

Le pavillon parlementaire et les habits de M. Duquesne étaient littéralement criblés de balles!

L'amiral donna l'ordre de la retraite.

Cette opération s'exécuta avec le plus grand ordre, chaque détachement rejoignit avec précision le point d'embarquement désigné, sans être nullement inquiété ni à la droite ni à la gauche.

Au centre, la plus grande partie de la colonne s'embarqua également pour retourner à bord; pour signaler aux différents détachements qui parcouraient la ville le point de ralliement, l'amiral fit placer un matelot, porteur d'un drapeau tricolore, sur un petit monument destiné à con-

tenir une statue de saint et qui domine la porte *de la Mar*. De tous les points de la ville, on tirait sur la place qui est à l'entrée, et sur le môle, à chaque moment, les balles sifflaient; ce brave fut cependant épargné par elles.

Le lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Santa-Anna, qui avait été blessé à l'attaque de la maison, fut conduit à l'amiral ainsi que plusieurs soldats prisonniers; le commandant Desfossés intervint en faveur du premier, parce que, la veille, dans une conférence, cet officier avait garanti sur sa tête qu'il ne serait fait aucun mauvais traitement aux Français habitant la Vera-Cruz; l'amiral, touché de cette circonstance, ordonna sur-le-champ sa mise en liberté.

D'après l'ordre de l'amiral, on avait mis en batterie, sur la place, une pièce de campagne de 8, trouvée dans un des forts; on attendit en vain les Mexicains pendant une demi-heure, le siège de la caserne était levé depuis longtemps, et ils auraient bien pu effectuer leur sortie; on s'occupa, pendant cette demi-heure, à réembarquer l'obusier de campagne de la *Créole*, ainsi que les caronades qui avaient été destinées à battre la caserne. Parmi quelques beaux canots qui se trouvaient sur la plage, l'amiral choisit le meilleur qui fut mis à la mer; tout le monde ayant rallié et les Mexicains n'acceptant pas le combat, l'amiral crut devoir, pour empêcher que l'on n'inquiétât le réembarquement, faire placer la pièce mexicaine de 8 chargée à mitraille à l'extrémité du môle, de manière que le recul la fit tomber à la mer.

La plupart des personnes étaient déjà dans les seules embarcations qui restassent au môle, c'est-à-dire le canot de

l'amiral, les chaloupes de la *Gloire*, de la *Néréide*, de la *Médée* et du *Cuirassier*; l'amiral et les commandants Lainé et Turpin, ainsi que quelques officiers étaient encore sur le môle; l'amiral pointait lui-même la pièce de 8, lorsque les Mexicains, avertis sans doute par des personnes placées dans les maisons, que nous étions tous embarqués, se précipitèrent en foule sur le môle en faisant un feu soutenu; de toutes les meurtrières partait également un feu roulant, la plage à droite et à gauche se garnissait de cavalerie qui, étant restée hors de la ville, n'avait pas pu secourir leurs compatriotes pendant cette journée; l'amiral donna ordre de les laisser approcher; puis, lorsqu'il les vit à peu de distance, il commanda de faire feu. L'effet en fut terrible sur cette troupe serrée; de nombreuses victimes furent sacrifiées; les Mexicains se retirèrent un moment, mais l'amiral, dont le canot était remarquable à ses pavillons sur l'arrière et sur l'avant, avait été reconnu et tout le feu se dirigea sur cette embarcation où l'amiral et son état-major se placèrent avec un calme aussi parfait que s'ils eussent quitté une plage amie. Les Mexicains, revenus de leur premier effroi, se présentèrent en masse sur le môle; les chaloupes firent feu de leurs caronades chargées à mitraille, l'effet n'en fut pas moins terrible que la première fois; le général Santa-Anna qui, pendant toute la journée, était resté dans la caserne, d'où il n'était sorti que pour inquiéter le réembarquement, s'avancait à la tête de ses soldats, reconnaissable à son cheval blanc et au zarape éclatant qui recouvrait ses vêtements, lorsque la mitraille l'atteignit; un biscayen lui fracassa la jambe gauche, un autre, la main du même côté, son cheval fut tué sous lui.

Le canot de l'amiral, plus chargé que de coutume, échoua, ainsi que les autres embarcations, sur les pierres qui sont sous l'eau, à l'extrémité du môle; quelques hommes se mirent à la mer pour l'alléger, la pousser et la mettre à flot. Le feu redoublait sur cette embarcation : M. Chaptal, élève de première classe, frappé d'une balle au cœur, tomba mort; M. Halna Dufrétay, élève de deuxième classe, de service dans le canot de l'amiral, reçut une balle dans chaque bras. Guégano, patron de l'embarcation, fut frappé de six balles et tomba au fond du canot; ce fut alors que M. Moreau, voyant avancer deux soldats mexicains qui cherchaient à distinguer le canot au milieu du brouillard qui s'épaississait à chaque instant, leur envoya deux coups de fusil¹.

Les embarcations furent mises à flot bientôt après et s'éloignèrent de ce lieu de carnage; la brume était tellement épaisse que l'on tirait au hasard; toutefois, quelques personnes furent blessées, je citerai entre autres le capitaine d'artillerie Lassave : une balle, après avoir traversé son schako, décrivit une tangente à sa tête en lui entamant le cuir chevelu.

Le prince de Joinville était retourné à bord de la *Créole*, dans la persuasion où il était que les Mexicains ne se présenteraient pas puisqu'ils n'avaient point accepté le combat sur la place; l'épaisseur de la brume l'empêchant de connaître la cause des coups de canon et de fusil qu'il entendait, il s'embarqua sur-le-champ pour retourner à la Vera-Cruz; en

¹ Son adresse habituelle ne l'abandonna pas, les deux Mexicains tombèrent « Tiens, mon garçon, dit-il au patron, je viens de te venger. »

route, il rencontra le canot de l'amiral, il apprit que tout était terminé et témoigna un vif regret de ne pas s'être trouvé à cette dernière affaire.

Les rapports des Mexicains sont d'une admirable variation sur cette affaire, le uns portent le nombre des morts à 150, d'autres à 25! On assure que, sur le môle seulement, ils ont perdu 74 hommes; ce nombre n'a rien de surprenant, les pièces chargées à mitraille ont porté à une distance parfaite pour que leur effet fut sûr.

Voici le résultat de nos pertes :

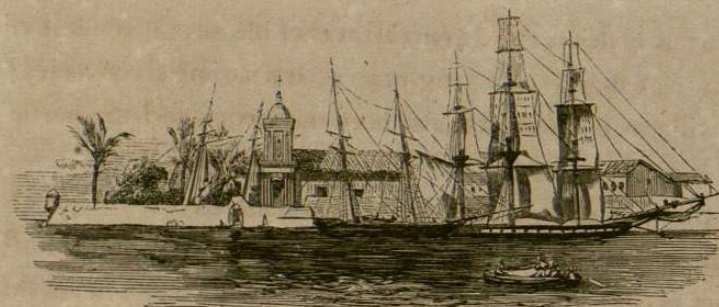
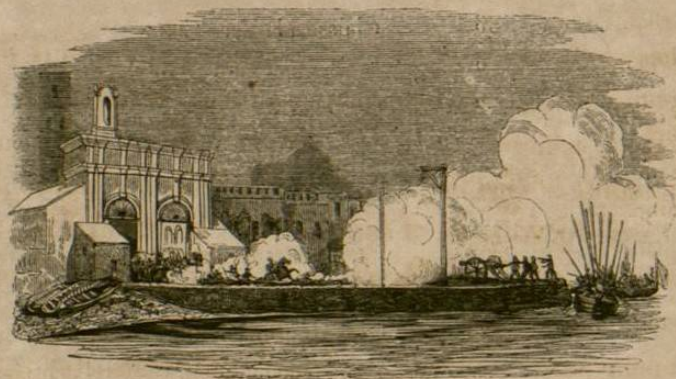
	Blessés.	Tués.
Néréide.	8	0
Gloire.	9	1 laissé à la Vera-Cruz.
Médée.	2	0
Nayade.	1	0
Créole.	6	0
Alcibiade.	6	1 rapporté au fort.
Voltigeur.	0	1 M. Chaptal, tué dans le canot de l'a-
Cuirassier.	3	0 miral.
Du-Petit-Thouars.	1	0
Sarcelle.	3	1 laissé à la Vera-Cruz.
Cyclope.	0	1 laissé à la Vera-Cruz.
Vulcain.	2	0
Eclair.	1	0
Volcan.	3	0
Fortune.	3	0
Artilleurs.	10	3 rapportés au fort. Parmi eux, M. Oli-
		vier, lieutenant.
Phaéton.	2	0 M. Goubin, lieutenant de vaisseau,
		commandant; M. Morel, enseigne
		de vaisseau.

Le résultat de cette journée fut aussi heureux que l'on

pouvait le désirer : le général en chef blessé, un général et son état-major faits prisonniers, les parapets renversés, l'artillerie enclouée et mise hors de service, et une partie de la caisse militaire tombée en notre pouvoir.

On n'a pas eu à déplorer le plus léger excès, le marché était approvisionné, les marins venaient d'éprouver de longues privations, ils ne prirent rien; les vaincus, touchés de cette discipline, offrirent quelques fruits à nos soldats qui en acceptèrent une partie.

Cependant la calomnie a cherché à ternir une aussi belle conduite; le général Santa-Anna, dans son rapport, s'est fait l'écho ou l'inventeur des mensonges les plus éhontés qui étonnèrent plus encore les habitants de la Vera-Cruz que nos marins.



CHAPITRE XV.

Anton-Lizardo.

Les embarcations ramenèrent, tant au fort qu'aux différents navires dont elles faisaient partie, les artilleurs et matelots; l'amiral Baudin, en revenant de la Vera-Cruz, était monté à bord de la *Créole*, il félicita avec effusion le prince de Joinville de sa conduite dans la ville, et adressa des éloges également mérités à tous les officiers qui se trouvaient présents.

A peine le dernier canot fut-il arrivé à sa destination, que la brume, chassée par un vent léger de S. E., se dissipa en quelques minutes et le soleil recommença à briller de tout